

# TROIS LIVRES ALGÉRIENS

*Sur deux romans...*

On a beaucoup écrit — et c'est tant mieux — sur les deux romans algériens qui sont sortis ces temps derniers : « **La Grande Maison** », de Mohammed DIB (1) et « **La Colline Oubliée** », (2) de Mouloud MAMMERI.

Ces commentaires sont en effet la preuve de l'intérêt que suscitent et pas seulement en Algérie, les choses de chez nous.

Laissons à leur haine imbécile et congénitale les racistes indécrottables et la critique « à tant la ligne », qui tentent, grossièrement, d'opposer l'un à l'autre les deux livres et les deux écrivains. Laissons-les à leur peau de chagrin et à leur rancœur et parlons de choses sérieuses.

Sans avoir la prétention de définir exactement le critère du livre progressiste, on peut quand même rappeler qu'ici nous considérons comme progressiste toute œuvre qui sert ce pays trop longtemps mutilé et humilié, nos paysans sans terre, nos dockers et nos femmes de ménage, nos gosses sans école, toute œuvre qui voudra servir les grandes idées d'émancipation et d'union.

Dans cet esprit, le premier mérite de ces deux livres, c'est qu'ils sont. Enfin des livres qui parlent de l'Algérie, écrits par des Algériens, pour des Algériens. Des livres qui nous changent des âneries officielles et... intéressées et de la complainte de celui qui, portant son cœur en écharpe, voudrait attendrir et apitoyer. Des livres qui font aimer ce pays parce qu'ils en montrent le beau visage douloureux mais fier et noble.

x x x

Ceci est plus particulièrement valable à notre sens pour le livre

(1) Aux éditions du Seuil.  
(2) Plon, éditeur.

de MAMMERI, qui a su parler avec beaucoup d'amour concret, constant, communicatif, de cette terre kabyle qu'il aime.

Ecoutez :

« Chaque matin avant l'aurore, avant que le cheikh, du haut de la mosquée, eût appelé à la prière de l'aube, bêtes et gens dévalaient par groupes chamarrés et bruyants le chemin tortueux, caillouteux et à pic qui descendait à la rivière. Les femmes se paraient comme pour la fête et d'un groupe à l'autre, se répondaient les tintements métalliques de leurs bijoux d'argent. Les hommes gardaient leurs habits de travail, la plupart avaient des fusils. Les sabots usés des ânes et des mulets heurtaient avec un son mat les cailloux de la route. Dans la pénombre décroissante du jour naissant, par des matinées d'hiver très fraîches, la longue procession d'hommes armés, de femmes parées, de bêtes chargées descendait à la rivière comme pour l'accomplissement d'un rite. Il flottait dans l'air à la fois une odeur de poudre, de crottin et un parfum de giroflée dont les femmes avaient orné leurs colliers.

Arrivés au bord de la rivière, les premiers groupes attendaient les derniers, car c'est tous ensemble que l'on traverse la rivière, que l'on communique avec l'eau purifiante, parfois traîtresse. Comme il y avait deux gués, on se partageait selon la position des propriétés, chacun empruntant le gué qui menait le plus directement chez lui, puis les jeunes gens et les hommes faisaient traverser les femmes, les enfants et les bêtes. Certains étaient plus habiles que d'autres : le grand OUALI et jadis MOUH, avaient de véritables diplômes de traversée. On avait un vague mépris pour ceux qui, quand la rivière était trop haute, revenaient sans oser s'y engager. Des novices, pour ne pas encourir cette honte, ont été emportés par le courant et souvent la rivière « mange » de jeunes bergers. Tout le village descend alors le fil de l'eau pour voir où la rivière aura « craché » la victime expiatoire. Souvent c'est après plusieurs jours que ceux de la tribu en aval viennent dire qu'un cadavre a été rejeté chez eux sur la grève. Les jeunes gens vont le ramener sur une claie de roseaux pendant que les vieillards, devant eux, chantent le chant de ceux qui sont morts loin de leur village, et l'hiver suivant les mêmes hommes recommencent le même rite indéfiniment. »

Le livre a été ouvert au hasard. On peut certainement trouver de meilleures pages et souvent.

D'aucuns ont pu penser que c'était là faire acte de « régionalisme », de « berbérisme ». Nous ne le croyons pas, car il suffit d'être allé une fois en Kabylie, d'avoir vécu la vie des montagnards de cette région pour vibrer avec MAMMERI.

Et pour aimer ce coin de notre pays, comme on aime ALGER, CONSTANTINE, LES AURES, TLEMCCEN, LAGHOUIAT.

Amour du pays mais aussi amour des hommes. La bande des jeunes de TAASAST est sympathique et pour ceux qui sont plus ou moins contemporains, c'est plus d'une fois qu'ils se retrouvent en eux.

La fiancée du soir est très belle et — surtout — le départ pour l'exil d'IBRAHIM, petit fellah prolétarisé : « **Il partit un matin de novem-**

bre qu'il faisait très froid. Il s'enfuit à l'aube, comme un voleur, sans dire au-revoir à personne qu'à AKLI. Il avait exhumé pour ce voyage un vieux costume européen tout fripé, qu'il n'avait pas mis depuis des années. La veste était trop ample, le pantalon trop étroit ; il n'avait pas de cravate, parce qu'il n'avait jamais su comment on attachait cette ficelle autour du cou. Dans une grande valise qui avait été belle, il mit ses autres effets et des provisions. Elle était bourrée, cette valise, à craquer.

Assise auprès du feu, qu'elle attisait sans cesse, TITEM égrenait son chapelet :

— Il n'y a de Dieu que Dieu.

De temps à autre son index s'arrêtait sur un des grains et TITEM de son œil doux de vieille fixait les flammes du foyer, puis elle s'éveillait brusquement de son rêve et reprenait :

— Il n'y a de Dieu que Dieu.

SEKOURA, elle, ne savait par où commencer. Elle montait dans la chambre du haut, en descendant aussitôt après, essayait les larmes de ses yeux, voulait absolument qu'IBRAHIM reprit trois fois de ce café qu'elle avait gardé depuis longtemps pour les grandes occasions. Au moment où il allait partir, elle se rappela qu'il avait oublié son mouchoir à carreaux, le chercha partout, ne le trouva pas. Elle le découvrit finalement dans la valise.

IBRAHIM n'arrivait pas à s'arracher à tout cela, à ces murs noircis par la fumée depuis qu'on ne pouvait plus se payer de chaux pour les blanchir, au bruit du chapelet de cette vieille toute ridée dans sa grosse robe de laine, aux larmes de cette femme vieillie avant l'âge et qui avait été jolie.

Finalement, tout ce remue-ménage réveilla les enfants qu'on avait pris soin de laisser dormir pour qu'ils ne voient pas le départ de leur père. Au fond, IBRAHIM n'était pas fâché qu'ils se fussent tous éveillés. SEKOURA voulut coucher les plus petits : MAAMAR se mit à vociférer tant que le pouvait sa petite voix. Heureusement, on avait, la veille, rendu AOUDA à AAZI, maintenant rétablie.

IBRAHIM sentait que, s'il s'attardait encore parmi eux il allait s'attendrir. Il prit brusquement sa valise, sauta dehors, fit : v-v-veh sous le froid, pour se donner une contenance, et disparut vite happé par l'obscurité. »

Enfin, pour servir tout cela — amour du pays et des hommes — une forme souvent brillante, atteignant à la poésie comme dans la scène où MOKRANE revenant chez lui est pris par la tempête.

x x x

Mais n'y a-t-il vraiment en Kabylie que de jeunes bourgeois sympathiques avec leurs réflexes, leurs préoccupations, leurs réactions de petits bourgeois ? Avec leurs amitiés particulières pour des bergers particuliers.

J'entends bien que MAMMERI n'a jamais dit cela. Mais pourquoi s'être borné alors à parler de la misère et rien que de la misère sans dire

pourquoi cette misère ? A évoquer, et seulement évoquer, la résistance à l'oppression ?

Pourquoi si peu de pages consacrées à ce problème angoissant de l'exode de nos campagnes kabyles, de l'exode qui tue, sans dire pourquoi cet exode ?

Pourquoi quelques allusions-clichés à la guerre pour la « civilisation » sans dire pourquoi la guerre ?

Mais, pourrait répondre MAMMERI, dans l'ensemble, les gens chez nous étaient passifs à cette époque-là. Peut-être ceux que MAMMERI connaissait et ceux qui voulaient rester passifs. Nous savons bien des coins d'Algérie, et particulièrement de Kabylie, où ça n'était pas vrai. Quant aux maquisards, non, vraiment, il aurait mieux valu ne pas les mettre en scène. Car le maquis de Kabylie, autant si ce n'est plus que la misère, l'exode, ou la guerre, ne supporte pas d'approximation superficielle.

Nous voici en vérité au cœur de la question. Tout se passe comme si MAMMERI avait voulu, de parti-pris, rester dans un cadre étroit qu'il soit lui-même étroit, se bornant à quelques timides allusions comme pour se faire pardonner cette claustration volontaire. Quelques problèmes personnels, quelques aventures sentimentales valables, mais combien petites à côté des grandes aventures, des grands, des vrais problèmes.

Tout se passe comme si MAMMERI avait fixé un certain nombre de barrières, combien artificielles, pour limiter, à tout prix, le champ de ses investigations.

x x x

DIB, au contraire, place au centre de son livre un problème de fond :

On a dit, on a redit, que le personnage central de « **La Grande Maison** » était la faim. C'est vrai. Avec une analyse minutieuse et un souci du détail qu'il faut souligner. Mais c'est précisément là la rançon d'une pareille méthode.

Bien sûr, la faim du petit OMAR, bien sûr, la tante riche, bien sûr, les perquisitions policières sont valables. Disons nettement cependant que tout cela paraît un peu superficiel. On sent trop chez DIB que les personnages sont apprêtés. Si les rapports sociaux sont chez lui soumis à dessein à une analyse beaucoup plus serrée, beaucoup plus « politique » pour dire le mot, que chez MAMMERI, il y manque, par contre, cette chaleur humaine qui imprègne « **La Colline Oubliée** ».

Avoir l'intention de poser un problème politique ou social au centre d'un livre est utile et parfaitement conforme, à notre sens, à la mission de nos écrivains. Mais cela suffit-il ? En pareille matière, l'intention ne vaut pas toujours l'action...

Et maintenant que conclure ?

DIB annonce, dans une interview reproduite avec complaisance par « **L'Effort Algérien** » : OMAR partira pour la France. Quant à MAMMERI, il dit par la bouche de MENACH, l'un de ses héros : « Adieu, jusqu'au jour prochain où mon âme retrouvera la tienne et celle d'AAZI,

pour refaire ensemble TAASAST dans un monde où la souffrance ni l'obstacle ne seront plus. Adieu MOKRANE »

Et bien non, ni en France, ni dans l'au-delà. MAMMERI veut faire de TAASAST le synonyme de bonheur, de joie des jeunes, de vie, d'amour. Soit. Eh bien ! nous ferons TAASAST. Et pas seulement dans tel petit village kabyle, mais aussi à Tiemcen et dans l'Algérie entière. MAMMERI et DIB peuvent facilement se convaincre de cela.

Peut-être est-ce dans cet esprit qu'il faut chercher la réponse à la question soulevée par les compliments adressés avec maladresse par des gens généralement sectaires aussi bien à « **La Colline Oubliée** » qu'à « **La Grande Maison** ».

Un livre, tout autant qu'un journal, peut être une arme dangereuse contre la misère, contre la guerre, contre l'oppression.

MAMMERI et DIB sont majeurs. Nous n'en dirons pas plus à propos des interviews, des prix littéraires.

MAMMERI est professeur de Lettres et doit se rappeler beaucoup mieux que nous cette exhortation que Virgile met dans la bouche de Laocoon à l'adresse de ses concitoyens : « **Timeo Danaos et dona ferentes** ». (Je me méfie des Grecs même s'ils sont porteurs de présents).

Nous nous méfions, quant à nous, des Monsieur DE SERIGNY et de leurs semblables, surtout quand ils sont porteurs de prix littéraires.

Pierre LAFFONT

## Abdelkader le chevalier de la foi

**C'**EST bien l'auteur du « Message de Youghourta », du « Complot contre les Peuples Africains » et de « L'Algérie accuse », que nous retrouvons dans l'ouvrage paru récemment aux Editions En-Nahdha, sur Abdelkader, le « Chevalier de la Foi ».

« Cette présente étude vise à faire connaître des aspects insoupçonnés ou peu connus de la personnalité d'Abdelkader », dit l'auteur dans son introduction.

De fait, Sahli défriche avec conscience une matière restée vierge pour les Algériens. Et nous lui savons gré de ce désir minutieux qui se manifeste constamment d'éclairer les différents aspects de l'homme, de ramasser et de réunir en faisceaux les faits épars sur le héros national, souci d'autant plus justifié que les documents sont difficiles à retrouver. Il serait bien, nous confie Sahli, d'arriver à établir un catalogue de la bibliothèque d'Abdelkader, qui nous permettrait de suivre toutes les démarches intellectuelles de l'émir. Mais, nous apprend-il, la prise de

la Smala lui fut d'autant plus pénible qu'il y perdit sa bibliothèque.

« *Lorsqu'il eut appris le désastre, il suivit la trace des colonnes françaises le regard douloureusement fixé sur les feuilles détachées qui parsemaient la route, triste fin d'un grand rêve.* »

Aussi Sahli n'en a-t-il que plus de mérite à reconstituer les traits attachants d'un homme qui s'efforce de joindre les qualités d'un homme d'action au perfectionnement constant d'une pensée avide de science et guidée par l'esprit critique. Préoccupation dominante des grands hommes ! La pensée naît de l'action et retourne à l'action, a dit Langevin. Et comme un écho, cette réflexion d'Abdelkader, après avoir visité à Paris le même jour le Musée de l'Artillerie et l'Imprimerie Nationale :

« *Ce matin, j'ai vu les foudres de l'artillerie, maintenant, voici les canons de la pensée.* »

Et la pensée n'est valable que pour autant qu'elle est critique.

« *A celui qui dédaigne le contemporain et pense que le pas est dû aux anciens, dis : « Cet ancien a été nouveau et ce nouveau deviendra ancien.* »

Et Abdelkader dit par ailleurs des êtres au jugement sommaire et tranchant :

« *Renonçant à l'esprit d'examen, ils invitent les hommes à les suivre aveuglément. Mais l'aveugle est-il fait pour guider les aveugles ?* »

X X X

**C**OMBIEN sont sensibles également nos cœurs de patriotes algériens à l'évocation de la lutte courageuse qu'a si hautement symbolisée Abdelkader. Sans accents tapageurs, mais avec la ferveur discrète d'un Algérien reconnaissant, Sahli restaure pour nous les traits de celui qui a su incarner dans son courage, sa modestie, sa générosité, son esprit de justice, l'effort de tout un peuple pour briser l'adversité et se frayer un chemin vers cette vie nationale à laquelle s'ouvraient tous les peuples du monde à la même époque.

Combien nous touche le rappel du caractère profondément populaire de la lutte des Algériens pour leur indépendance, sous la direction d'Abdelkader. Depuis l'accueil réservé par le peuple aux beys fantoches et traîtres à leur patrie, depuis cet exemple d'amour envers leur chef manifesté de manière si touchante par les habitants de Mostaganem, jusqu'à l'attachement de toutes les couches de la société algérienne, riches commerçants qui viennent offrir leur fortune, fellahs qui abandonnent leurs terres et sont prêts à sacrifier leurs vies, tout indique à quel sentiment profond obéit cette lutte et fait justice de ce doute insidieux émis par les idéologues colonialistes qui, contraints de s'incliner devant la figure prestigieuse d'Abdelkader, tentent d'amoindrir la portée de son action en l'isolant de l'ensemble du peuple dont il portait